

Benoît Klam

# LES PERLES DE LUMIÈRE





LES PERLES  
DE LUMIÈRE

BENOÎT KLAM

LES PERLES  
DE LUMIÈRE

 éditions du  
**ROCHER**

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

assommait les hommes et risquait de faire tourner le déjeuner avant qu'il n'arrivât dans la marmite, malgré l'ombre du taud étendu par-dessus la bôme de grand-voile. La matinée tirait à sa fin, les ventres gargouillaient, la sueur inondait les torses nus.

Un revers de main essuyait machinalement la goutte qui venait lui picoter les yeux, comme on chasse une mouche qui ne cesse de revenir. La sueur inondait le vieux front ridé sous le chèche délavé, coulait au goutte à goutte entre les sourcils broussailleux et finissait dans la petite mare oculaire. La matinée était particulièrement chaude et la marche s'avérait éprouvante sous les piques incessantes du soleil. « J'aurais peut-être quand même dû prendre un peu plus d'eau, se disait Mael, ça risque d'être juste si ce foutu soleil continue de cogner ainsi... Pourtant, rien ne laissait présager une journée aussi chaude si tôt dans la saison, 40 degrés bien tassés et à peine début mars !... Faut que je me trouve un coin d'ombre si je veux arriver jusqu'au bout... Tant pis, je marcherai sur le tard, en début de nuit. Rien ne presse plus vraiment... »

D'ailleurs, le dessein était vague. Fugace et insaisissable comme les mirages qui surgissaient, se transformaient puis s'évaporaient devant lui. Ce but incertain, il l'avait désiré les soixante-dix dernières années. Depuis qu'il avait cessé de rire. Depuis qu'il avait été exclu du monde des hommes, condamné à vivre seul au milieu de la foule. Le rêve s'était d'abord exprimé de manière totalement incompréhensible, promenant ses humeurs aux quatre vents, tel un cheval ombrageux entouré de fantômes. Puis, au fil des ans, lorsqu'il apprit à voir le mur invisible qui l'exilait des siens, les fantômes se retirèrent un peu, le cheval se calma ; un intense désir se leva, vers lequel tout son être était tourné. Il l'avait cependant sans cesse repoussé,

sans même s'en rendre compte, emporté dans le courant de la routine et de la crainte que cela éveillait en lui. Maintenant, Mael ne pouvait plus reculer, le vent l'avait réveillé, les étoiles l'avaient emporté.

« Parfait ! » pensa-t-il, avisant environ cinq cents mètres sur sa gauche les branchages de quelques arbres qui se dressaient avec peine dans le léger contrebas d'un oued asséché. « Voilà où je vais poser ma vieille carcasse et reprendre pied en attendant que le soleil décline un peu. » Chassant une nouvelle goutte de ses yeux, il hâta son bâton vers les boules vert-de-gris.

Dix minutes plus tard, l'ombre parcimonieuse d'un acacia l'accueillit. Il s'affala, reconnaissant, dans les bras de cet hôte discret qui le recevait sans poser de question, indifférent à son passé, sans égard pour son futur, partageant naturellement ses maigres biens : une ombre légère et pleine de trous, éternel miracle du désert. En homme du milieu, le vieillard sonda rapidement du regard et de la canne les pierres alentour ; la zone était libre : ni scorpion ni serpent qui préféraient les micro-buissons poussant à ras du sol à ces acacias effeuillés. Il déroula avec soin sa vieille couverture de laine qu'il plia en quatre, y posa ses fesses émaciées, s'adossa contre l'arbre, laissant sa colonne vertébrale épouser les aspérités de l'écorce rugueuse. En leur propre langage, le collier de vertèbres et l'écorce de la plante savaient se parler, s'écouter, se comprendre et s'unir comme seules le savent les choses. Le vieux remonta les genoux pour soulager ses reins. L'élévation du mur de verre avait affaissé son dos et fait disparaître son ventre par le jeu d'une obscure magie, si bien que son tronc et sa tête ne reposaient plus droits et stables comme un fût de chêne, mais se balançaient en équilibre instable, aérien, retenus par ses reins et sa nuque, états

d'un pont suspendu. Depuis, ses lombes surmenées le travaillaient chroniquement. Il acheva de se mettre à l'aise, libérant ses orteils, puis sortit de sa besace son casse-croûte composé de dattes, d'eau et de viande séchée.

Mael savoura trois fruits, puis s'attaqua aux lanières de viande de chameau, proches cousines du cuir de ses sandales dont elles partageaient la couleur, le parfum et probablement le goût aussi. Mais il y était habitué, et appréciait à sa juste valeur cette nourriture rustique dans l'immensité perdue du Sahara.

Mâchouillant sans hâte, il ferma les yeux. La tête lui tournait légèrement. Il avait vraiment sous-estimé le soleil ce matin, cette ombre était providentielle. Le vieil homme goûtait ce début d'ivresse où l'esprit entraîné par des forces supérieures lâche prise avec délice. Ce moment où les digues se rompent, laissant s'écouler au loin passé et futur pour ne plus se concentrer que sur l'instant et ses images rétinienne noires mouchetées de jaune, tanguant et tourbillonnant sur les bords d'un maelström qui bientôt les emporte, faisant place à un calme plat et gris. Ses lèvres s'entrouvrirent légèrement, laissant s'écouler le souffle sifflant de sa respiration qui se faisait chaque instant plus profonde, plus calme. Sa tête bascula en avant sur son torse, tirant abruptement le vieil homme de son sommeil naissant. Il ouvrit des yeux surpris, les referma, ajusta son chèche pour maintenir sa tête contre le tronc de l'arbre. Bientôt ses lèvres s'entrouvrirent à nouveau. Au hasard des muscles qui se relâchaient, son corps fatigué, usé, dansait une danse de marionnette : tantôt un pied ou une épaule, un mollet ou un bras était secoué d'une rapide saccade. La danse s'arrêta. Il était loin. Dans les profondeurs du sommeil. Une myriade de gouttes de lumière se promenaient sur sa djellaba de lin. Elles

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



un tantinet ébouriffée.

– Toi, la boucle ! J’ai déjà deux gamins bourrés sur les bras et si en plus les colibris se mettent à parler, on n’est pas rendu ! s’énerve Boris en essayant vainement de chasser l’oiseau de la main.

Devant lui Emmanuel et Mael partent d’un grand fou rire, ajoutant encore un peu au précaire de leur équilibre, tandis que les badauds ralentissent le pas pour profiter d’un spectacle peu courant dans cette petite ville provinciale loin de La Havane.

– Et qu’est-ce que c’est que ça maintenant ! s’emporte Boris en voyant les volutes d’encens monter d’entre les pavés du parvis. Allez, tout le monde à bord ! On rentre !

Mais déjà plus personne ne l’écoute. La foule est dense. La fumée est épaisse. Le copal brûle à profusion. Des épis de maïs ornent les statues du Christ et de la Vierge. De l’alcool est donné en offrande. Le blanc vibrant de l’église réverbère le soleil éclatant de l’Altiplano, tamisé par les émanations de la foi. La masse humaine est silencieuse, seules parlent les couleurs. Bigarrées, chatoyantes, éclatantes de vie. D’une tunique à un châle, d’un porte-bébé à une jupe, elles se racontent la Création, soutenues par les éclairs du serpent à plumes.

Seule une voix s’élève. Tonnante, un peu artificielle. Dieu ? Les treize marins s’en approchent, intrigués. Malgré leur jeune âge ils dominent tout ce monde d’une tête. Ses habits sont ternes. Un vieux pantalon de costume noir, une chemise autrefois blanche, aujourd’hui jaunâtre avec de grandes auréoles

sous les bras. Non, ce n'est pas Dieu ; ni son fils d'ailleurs, ça se voit tout de suite. Sa voix s'épand d'un micro nasillard sur les couleurs, comme l'averse de neige sur une prairie en fleurs ; elle vante les mérites innombrables de la potion magique qu'il agite à bout de bras, juché sur une estrade de fortune dressée devant une camionnette remplie de flacons aux prix exorbitants pour en rendre les contenus plus efficaces.

– Thierry ! Y cadre pas, le braillard. On s'en occupe ? crie Rodolphe à l'oreille de Thierry pour vaincre le micro.

Ce dernier acquiesce d'un signe de tête affirmatif, et tous deux se mettent à bondir plusieurs mètres au-dessus du sol, les pieds enchâssés dans d'énormes ressorts. Ils attrapent le type par les bras. Tout l'équipage se met à sauter, des bonds immenses par monts et par vaux. Le braillard braille de plus belle dans le micro qu'il tient encore à la main :

– Ma potion ! Je vous la vends pas cher !... Elle guérira vos pieds : hop ! plus de ressorts ! En compresse tiède sur les ressorts ! chaque soir pendant trois jours ! Tiède, c'est important, hein ! rappelez-vous ! Vous verrez, infaillible !... Ah ! vous pourriez répondre au moins ! Et puis lâchez-moi ! Lâchez-moi ! Bon, d'accord, un prix d'ami ! rien que pour vous ! moitié prix ! huit quetzals !... Ah vous n'êtes pas commodes ! durs en affaires ! sept quetzal ! Disons cinq alors ! c'est mon dernier mot ! je me ruine ! je meurs !... Bon, je vous la donne ! je vous l'offre ! la mort dans l'âme ! mais lâchez-moi ! lâchez-moi, nom de Dieu !

Ils le lâchent. Au-dessus du lac Atitlán. Plouf !

Nageant tout habillé vers la rive, tenant toujours sa fiole de potion magique, il continue de vociférer :

– Vous me le payerez ! Escrocs ! Vauriens !

Sur les coteaux descendant gentiment dans le lac, des familles d'Indiens travaillent dans les champs de maïs. Les hommes aussi portent des jupes chamarrées.

Plus loin, au bout d'une piste, au bout de l'Altiplano, au bout du monde, une enfant les attend. Elle a cinq ans. Six peut-être. Elle porte une simple tunique, un rectangle merveilleusement coloré fendu d'un trou au milieu pour la tête. Ses cheveux sont hirsutes, son visage poussiéreux, ses yeux pétillent. Autour d'elle, les maisons sont simples elles aussi ; petites masures de briques sur le plateau abandonné. Attenant, chacune possède un jardinet potager où poussent entre les cailloux et la poussière des haricots noirs et rouges pour le petit déjeuner. Et du reste, pour le déjeuner et le diner aussi. « Allez par-là », leur dit-elle. Elle regarde au loin, là où pointe son index, sourire aux lèvres, ici et ailleurs, ignorant matelots et capitaine.

Ils y vont. Toutes les pentes versent dans cette même direction. Le plateau s'estompe, les herbes rêches deviennent des arbres, qui deviennent grands. Si grands qu'un seul suffit à l'ombre de la place des villages. La terre se fait riche. Des sculptures millénaires y sont plantées. L'obsidienne taillée y pousse. La mer est là, les champs s'arrêtent, plongent dans le Pacifique. Le Pacifique ! Mael y met le doigt, le pied, puis il y va d'un coup. Il boit la tasse pour vérifier que tout y est bien comme dans l'Atlantique ; d'un océan à l'autre on ne sait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



du jour finissant. Les amarres sont jetées à la marina de la soixante-dix-neuvième rue, la grande ville avale le thonier, Mael et ses compagnons sillonnent et explorent, sac au dos, l'ancre de la bête, ses artères d'asphalte, d'enseignes et de voitures jaunes, ses boyaux de rues, d'avenues et de métro, ses poumons de Central Park et son cœur d'animaux et d'Indiens empaillés. Prise par les froids de l'hiver, la bête régurgite les intrus qui atterrissent sur une plage préhistorique du New Jersey recouverte de limules. Les pieds courent nus sur le rivage, les mains s'abaissent, attrapent et emportent les fossiles vivants, tels de longs cous d'échassiers pêchant le crabe. Les rouleaux se brisent sur la longue langue de sable en un vacarme assourdissant né d'une puissance accumulée, mille après mille, depuis les côtes africaines pour terminer leur voyage en une mer d'écume tiède, léchant gentiment la peau des marins avec la berçante régularité d'un métronome. De l'autre côté de la plage, sous le vent, une bicoque, une cabane presque, s'élève seule, bravant les alizés jour après jour en compagnie de quelques cocotiers et d'iguanes paresseux. Trois cagettes en plastique bleu ciel, remplies de carangues nouvellement mises à saler, sont posées devant la simple demeure. Le pêcheur est au large, dans sa grande barque effilée, appâtant les requins dont les ailerons finiront en soupe dans une assiette japonaise. L'équipage quitte la mer, monte sur la petite colline qui surplombe l'île. Le sentier sablonneux est bordé de cactus aux rondeurs bonhommes piqués de tout petits fruits rouges aussitôt déglutis et de mancenilliers rabougris dont les branches proposent aux marins d'avenantes pommes empoisonnées emballées dans un séduisant feuillage au vert tendre.

– Hé ! là ! vous l'avez vu, celui-là ! murmure Vincent, montrant du doigt un iguane qui se chauffe au soleil sur une

Pierre plus grosse que les autres.

Mael s'avance doucement pour mieux voir l'énorme reptile aussi emblématique des Testigos que la pêche au requin, tout droit sorti de la nuit des temps avec sa cuirasse écailleuse, sa crête dorsale de dragon, sa queue zébrée de raton-laveur et sa gorge de ventriloque.

– Aïe ! Merde ! Putain, ça fait mal ! lâche d'un coup Mael en tenant son pied. J'ai marché sur un cactus !

L'iguane effrayé file, Stanek regarde les quatre grosses épines fichées dans la jeune peau cornée, les arrache tant bien que mal puis dit :

– Attends, je vais pisser dessus pour désinfecter.

Les cris d'allégresse de toutes ces enfances heureuses retentissent comme les corps nus, un à un, sautent du bout-dehors, disparaissent devant l'étrave, réapparaissent à flanc de bordage, regardent la coque voler sur de l'immensité vide trois mille mètres au-dessus de la dorsale atlantique et se rattrapent dans le sillage aux deux bouts mis à la traine. Les alizés sont mous en cette fin de saison, le temps est au beau fixe, l'eau joyeuse. Le génois et la trinquette, la grand-voile et l'artimon battent mollement, grand largue, dans la longue houle, poussant à un ou deux nœuds le voilier vers le Nouveau Monde. Thomas est à la barre, Germain dans la cambuse. La viande salée dessale. Tout est lent, comme cette traversée du cap Vert aux Grenadines entre la mer des Sargasses au nord et le Pot au noir au sud.

Soudain, le ciel se couvre à l'horizon, il avance vite, se fait

d'encre. Thomas bat le rappel. L'un après l'autre les enfants remontent le long des bouts, grimpent sur le pneu noir accroché à l'étambot, enjambent le bastingage. L'eau dégouline, chacun s'ébroue, les dernières gouttes s'évaporent dans la chaleur tropicale, ne laissant que les empreintes éphémères des pieds courant à la manœuvre sur le pin usé du pont. Thomas amène l'étrave face au vent, déjà les voiles claquent à grand bruit dans le souffle naissant, Rodolphe, Germain, Thierry et Vincent abattent le foc, brassent la toile brique et rêche qui bat en un refus musclé d'entrer dans le calme de sa housse. Stéphane, Hugo et Paul ramènent l'artimon, huchés sur le toit de la timonerie, tandis qu'Emmanuel, Adrien, Boris, Mael et Stanek, arc-boutés sur la bôme, prennent un ris dans la grand-voile. La voile gifle, les garcettes de ris fouettent. L'équipage ne fait plus qu'un, absorbé vers un seul but : battre de vitesse le grain qui déboule dans le ciel vide, remplissant celui-ci d'un sombre chaos. Brusquement, de toute sa furie, la première rafale s'abat sur le voilier en un coup de semonce avant l'inférieur déchaînement. Le peu de toile restante s'étire d'un coup, comme une peau de tambour, tendant le gréement à tout rompre en un chœur plaintif de poulies, de cordages et de haubans, couchant la coque sur tribord en un violent coup de gîte, arrachant au bordage un long râle fait de bois et de clous. L'océan s'engouffre par les sabords du pavois, tourbillonne et bouillonne sur le pont, tandis que l'étrave s'enfonce dans l'eau devenue noire en une gerbe d'embruns cinglants. Dans la timonerie, les jambes en équerre sous la gîte énorme, Thomas s'agrippe à la barre avec Hugo venu à la rescousse pour arracher le voilier à la mer, ramener au près sa proue partie au travers sous la puissance de l'embarquée. Vincent rentre en toute hâte sa lessive qui séchait dans les haubans de grand mât, mais déjà une serviette flotte dans l'écume du sillage, un maillot s'envole.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



les fouette en plein visage. Germain et Stéphane lancent trois bouts à la traine pour les plongeurs, par sécurité. Prenant leur souffle, Mael et Thierry disparaissent sous la mer. Ils longent le bordage jusqu'à l'hélice ; l'eau y est sombre à l'ombre de la coque qui les surplombe. De la main gauche, Mael attrape une pale de l'hélice, cale un pied contre l'arête du safran, sort son couteau de l'étui et s'attaque à la corde orange. Thierry, qui a contourné le gouvernail, fait pareil de l'autre côté. L'arbre d'hélice est complètement enserré dans le cordage, restes d'un filet abandonné à la dérive, qui s'est enroulé tel un boa sur sa proie. Les deux plongeurs remontent respirer, font le dos rond et redescendent immédiatement, tels des cétacés. Les mains deviennent vites gourdes. La lame de Thierry entame le dernier filin du bout, tandis que Mael extirpe la pale prise dans les mailles.

Une murène observe, jugeant les faibles qualités marines de ces deux poissons de néoprène. Un poulpe sort de son amphore gréco-romaine et se propulse jusqu'à la gouverne où il vient en aide aux plongeurs. Ses huit bras travaillent vite, démêlant simultanément les mailles et la corde. L'hélice libérée, le mollusque fait la révérence d'un bras souple, incline bas sa tête en forme de montgolfière, puis s'en va. À chaque propulsion les huit tentacules ondulent de concert en une symétrie circulaire parfaite, colonnes d'un pavillon octogonal réunies au sommet par le chapiteau globuleux de la tête. Cinq musiciens y jouent une mélodie joyeuse au rythme simple et sobre mais éclatante de lumière, tout comme la ville et les terres alentour. Une petite foule de citadins et de touristes entoure le kiosque à musique, s'imprégnant en silence de la musique et de la lumière. Mindelo s'étend, paisible, dans la chaleur de cette fin d'après-midi ; cuite par le soleil que réverbèrent pavés et murs couleur de terre ;

balayée par les alizés qui soufflent, appuyés, de novembre à mai ; cernée par les ocres des rocs dont l'aridité subjugue l'âme, et, au-delà, par le bleu immense de la mer. À quai, aux limites de la ville, aux abords d'un royaume de poussière, *Goulvenez* fait le plein d'eau douce ; une eau aussi incompréhensible dans ce désert que le petit arbre aux feuilles vertes sur la place près du kiosque.

Le soleil se couche, rougeoyant de ses feux les pierres des sommets, allumant l'horizon vers lequel l'équipage vient de larguer les amarres. Les voiles à peine hissées, la ligne de traine se tend telle une corde de violoncelle. Rodolphe hurle d'excitation, appelle à la rescousse pour la remonter. Une ombre fugace fend la surface de la longue houle arrière, le filin se raidit encore plus, un éclair d'au moins deux mètres jaillit et retombe aussitôt dans l'écume du sillage. La ligne repose toute molle, le poisson malin, d'une cabriole défit l'humain. Un banc de dauphins surgit des quatre coins de l'horizon dans l'infini du crépuscule, il fend les flots droit sur le voilier, grossit à vue d'œil, danse sur les moutons de l'océan. L'escorte joyeuse se met au pas du bateau, joue avec la coque et virevolte dans la mousse de la vague d'étrave. Thomas et Vincent, agrippés d'une main au filet du bout-dehors et de l'autre à la chaîne blanche de la sous-barbe, tendent le pied pour toucher les mammifères aquatiques, mais les cétacés, bien plus rapides, les esquivent en riant.

Mael, épuisé d'émotions, de soleil, de lumière, s'écroule dans son sac de couchage, sur le pont, sous la grand-voile et les étoiles. Les vagues et la faible musique venant du carré par l'écoutille ouverte juste à côté de lui l'emmènent rapidement dans les limbes qui s'ouvrent entre l'éveil et le sommeil. *La*

*Truite* de Schubert se déforme sauvagement en un rock grésillant et le roulement des vagues en un vrombissement de moteur. Mael s'accroche à son siège, vérifie fébrilement sa ceinture de sécurité comme la voiture enfile l'épingle à cheveux en dérapage plus ou moins contrôlé. Les couronnes des bananiers s'élèvent des deux côtés de la route de montagne. Devant, une bouteille suspecte au liquide clair, et dont niveau baisse dangereusement, fait des allers-retours entre le chauffeur et son copilote.

Tremblant de trouille, le garçon hurle en espagnol :

– Finalement on descend ici !

– Ah ! ? C'est pas au port que vous allez ? répond le chauffeur jovial en tournant la tête vers la banquette arrière alors que le prochain virage approche à toute allure.

– Non ! répond Hugo aussi peu rassuré que son voisin, on a changé d'avis, on veut marcher.

– Tout va bien, vous inquiétez pas, on vous descend jusqu'au port.

– Nan ! merci, mais on va marcher ! crient en cœur les deux enfants.

La voiture s'arrête dans un virage sans visibilité, Hugo et Mael en descendent avec le tournis, la voiture repart en trombe et la bouteille reprend sa navette. Entre les feuilles de bananier, on distingue, au loin en contrebas, *Goulvenez* et ses voisins, des chalutiers russes et coréens

À la lumière du jour brillant sur Ténériffe, pour leurs bonnes

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



final avec la mèche. Le Nouvel An s'était soldé par un visage bleu d'hématomes et la perplexité, douze ans plus tard, du médecin du travail de voir un si jeune homme ayant déjà l'ouïe d'un vieux.

Il y en avait eu d'autres, des accidents, qui avaient valu une entaille à la scie à ruban dans le pouce de Raymond qui heureusement avait retiré son doigt avant que les dents n'attaquassent l'os menu, quelques copaux de majeur et d'auriculaire grignotés par la raboteuse à la main gauche de Mael, ou encore l'entaille dans une cuisse par la lame d'un poignard de plongée.

Levant soudain la tête vers le ciel sans nuage, le vieillard se trouva surpris qu'il n'y eût pas eu plus d'accidents alors que les occasions n'avaient pas manqué. Ce peu n'avait-il été que le fruit du hasard ou bien avait-il été dû au fait que les enfants, pris pour des adultes, n'avaient pu compter que sur eux-mêmes pour s'en tirer et avaient été de ce fait doublement vigilants ?

Le vieil homme s'arrêta un instant et essuya de la manche son visage tout en sueur. Décidément, la journée était vraiment anormalement chaude... Le plateau était ce four de pierres noires dont le moindre souffle attisait les feux et desséchait en un rien de temps les imprudents. Il but trois gorgées tièdes de sa baudruche en peau de chèvre, puis enveloppa sa cheville meurtrie d'un reste de tissu qui trainait au fond de sa besace pour atténuer la morsure de la sandale abîmée.

Debout, immobile, les bras ballants, le bâton reposant contre son ventre, il repensa à la fois où, ayant tout juste dix ans, il s'était hissé jusque sur la pomme de grand mât – ce disque de

vingt centimètres de diamètre, quinze mètres au-dessus du pont, point culminant au-delà duquel il n’y avait plus que le ciel –, et était resté assis là à observer le défilé passer dans les rues du petit village de Bozburun aux confins de la Méditerranée. Il repensa aussi au coup de vent qui s’était levé quelques mois plus tard, surprenant l’équipage en route vers le Péloponnèse. La petite barque laissée à la traine menaçait de couler sous l’assaut des crêtes déferlantes qui l’emplissaient peu à peu. Elle zigzaguait de droite et de gauche, montait et descendait sur la mer hachée, retenue par les à-coups violents de l’amarre tendue à bloc qui la rattachait à la poupe du voilier. Lui aussi peinait, remontant le vent et les vagues au moteur dont le teuf-teuf se noyait à chaque mouvement de roulis. Quelqu’un devait y aller et écoper. Mael s’était proposé et avait pris comme écope un seau fait d’un gros plastique mou et noir. À côté d’Adrien et de Thomas qui n’en finissaient plus de vomir, parcourus de spasmes qui essoraient leurs estomacs depuis longtemps vidés, Stanek, Vincent et Hugo tiraient de toutes leurs forces sur le bout pour rapprocher l’embarcation alourdie par l’eau et permettre à Mael d’y sauter. Le garçon attendait le moment propice, debout sur le taquet arrière, cramponné aux haubans d’ar-timon. Il ne portait pas de gilet de sauvetage. Ils n’en portaient jamais, ni lui ni les autres. Sûrement en avaient-ils, fourrés dans un placard sous une baquette du carré, plus proche de la cale que du pont, mais à quoi bon ? Ces gilets étaient plus dangereux qu’autre chose, limitant la liberté de mouvement de ceux qui les portaient ; les empêtrant dans un carcan de mousse, ils risquaient de provoquer l’accident plus qu’ils ne risquaient de sauver quiconque. Ces gilets, bons pour des touristes, pas pour des marins, existaient à bord parce qu’un législateur, au loin, l’exigeait. Le voilier battait pavillon britannique, bien que le voilier et l’équipage fussent français, et Gibraltar avait été

choisi comme port d'attache justement pour sa législation peu regardante ; mais même pour celle-ci il y avait des limites. Au dernier instant, son père était intervenu et avait interdit que son fils entreprît l'opération risquée. Après tout, avec ses muscles de dix ans et ses vingt-huit kilos tout mouillé, il eût vite fait d'être balayé par une crête plus vicieuse que les autres. Un autre adulte, de passage comme ses parents pour une visite à bord d'une huitaine de jours, s'était porté volontaire et avait remis la barque à flot.

Mael émergea du flux de souvenirs et remarqua qu'il s'était remis en marche sans s'en rendre compte, par auto-matisme, absorbé par le passé. Cette constatation l'abattit et ses épaules marquèrent le coup en s'affaissant un peu. Non pas qu'il fût surpris d'être perdu dans ses songes au point d'agir sans en être conscient, cela lui arrivait souvent dans sa vie solitaire, mais il supportait mal d'être perdu dans ces pensées-ci, ces vieux souvenirs poussiéreux qu'il avait déjà ressassés mille et une fois au cours des ans sans en être plus avancé pour un sou.

Autour de lui l'horizon s'étendait, plat et uniforme. Les acacias à l'ombre desquels il avait malencontreusement ouvert la boîte de Pandore étaient à peine visibles ; petits points dansant dans les voiles de chaleur entre terre et ciel, comme le bouillonnement et les vapeurs d'un chaudron diabolique. La marmite énorme s'imposa et Mael visualisa la potion épaisse qui y bouillait, le bucher qui crépitait et le malin qui touillait, le sourire aux lèvres de lui avoir joué ce bien vilain tour, sautillant sur les pierres brulantes du désert. Le vieillard sourit à son tour. Cette image puérile de l'esprit l'amusait et il plissa les yeux pour mieux y voir. Devant lui s'étalait la noirceur mate du chaudron dont l'aspect changeait sans cesse par le jeu des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cheval entre le statut d'adulte et d'enfant ; et pour cause : il était venu à bord comme enfant, avait grandi et s'était finalement retrouvé majeur. Les treize marins étaient restés dans le carré, assis autour de l'immense table en chêne massif. Ils s'entassaient sur les banquettes dans la chaleur épaisse des entrailles du voilier. Une toile rouge très légère avait bien été installée à l'entrée du poste avant pour faire circuler de l'air, mais cela avait été peine perdue, il n'y avait pas eu le moindre souffle de toute la journée. Les corps se touchaient de droite et de gauche, à treize dans le carré d'une coque de vingt mètres, l'espace vital se trouvait réduit à la stature de chacun. La sueur coulait sur les fronts, les dos et les torses nus. Autant de par la chaleur tropicale, humide et assommante que de par la tension qui habitait chaque enfant et qui n'avait cessé de monter depuis le déjeuner. Personne ne soufflait mot, craignant de subir la première charge. Le jour s'était déjà couché, le soleil tirait sa révérence tôt et vite sur ces mers exotiques, et la nuit avait enveloppé *le Goulvenez*. Elle s'infiltrait dans l'air immobile, par tous les interstices. Seul le filament d'une ampoule vingt-quatre volts jetait un peu de lumière dans le carré. Une lumière pendue au-dessus de la table, faible et jaunâtre, qui partait d'un abat-jour métallique, circulaire et jaunâtre lui aussi. Les visages, les torses et les bras apparaissaient, le reste des corps disparaissait, se fondait avec le noir de la nuit. S'ils l'avaient pu, les enfants eussent laissé l'obscurité les avaler tout entiers.

Une poignée de sable gifla le côté droit du visage de Mael sans crier gare, le sortant brutalement de ses pensées. Le vent se levait à nouveau. Très vite. Les rafales se succédaient en trains réguliers, sans discontinuer. Mael tourna le visage au nord, face au vent, pour jauger son assaillant, mais une grêle de poussière lui balaya aussitôt les yeux et il dut immédiatement se mettre

dos au vent. Les yeux ensablés du vieil homme pleuraient. La terreur dilatait ses pupilles. La folie dansait dans son regard. En toute hâte, tremblantes d'affolement, les mains défirèrent le chèche jusque-là simplement enroulé sur le crâne chauve, puis entreprirent de le remettre de sorte qu'il couvrît toute la tête et le cou hormis un mince filet gardé ouvert devant les yeux. Mais les vieux bras agités par l'angoisse répondaient mal à la volonté du vieillard et le vent battait le long morceau d'étoffe indigo dans tous les sens, rendant ainsi la manœuvre extrêmement difficile. Juste avant d'être aveuglé par la poussière, pendant une fraction de seconde, Mael avait aperçu son adversaire. La terreur le faisait agir à toute allure, la panique ralentissait chacun de ses mouvements. Chaque seconde comptait. Si le mur de sable qu'il venait de voir l'attrapait avant qu'il ne fût prêt, les corbeaux auraient un festin. Le chèche en place, le vieillard arracha le rabat de sa besace et en sortit violemment la couverture. Aussitôt, elle fouetta l'air, prête à s'envoler. Il la cloua au sol de ses pieds, s'engouffra dessous, puis ramena fébrilement les bords de la pièce de laine sous son corps afin de la rendre aussi hermétique que possible aux assauts du vent, de la poussière et du sable. Le vieil homme s'immobilisa, roulé en boule dans l'obscurité de la couverture, les genoux à terre, la tête sur les genoux, les bras entourant la tête, la main gauche crispée sur son bâton. Tous ses membres tremblaient. Il se sentait aussi nu et démuné qu'un nourrisson juste sorti du ventre de sa mère. Soudain, l'obscurité fut totale, le bruit assourdissant. Le sable crépitait sur l'abri de fortune, le vent pressait, poussait l'amas de laine et de chair, essayant à toute fin le faire s'envoler. Le mur de sable venait de l'envelopper, comme il enveloppait le reste de la terre, obscurcissant le ciel mieux que toute éclipse de soleil.

Fléau inévitable pour ses habitants, hantise des voyageurs,

cauchemar des pilotes, de mars à mai, chaque année depuis la nuit des temps, les tempêtes de sable s'abattaient sur le Sahara. Le plus souvent, elles gardaient la forme de vents puissants, levant sable et poussière sur quelques dizaines de mètres, recouvrant l'air et les choses d'un voile diaphane. À tout instant, comme ce jour-là, elles pouvaient se transformer en souffle féroce, emportant toutes les particules de la terre sur plusieurs centaines de mètres d'altitude, enveloppant le monde dans un nuage si dense que le crépuscule tombait en plein midi. Trois ans plus tôt, sur le tarmac de terre battue d'une usine pétrolière, Mael avait croisé le fantôme de Bob, un pilote d'avionnette chevronné, court sur pied, large comme une armoire, la nuque d'un taureau et endurci par une enfance dans le blizzard esquimau. Cette force de la nature tremblait comme une feuille morte, livide, et marchait maladroitement, deux trainées mouillées plaquant l'intérieur de son pantalon à ses cuisses. À quarante-trois ans – dont vingt-quatre derrière le manche à balai à sillonner l'Alaska et le Sahara pour des compagnies pétrolières et pendant ses congés les entrailles du Congo-Brazzaville pour une organisation caritative –, Bob venait d'échapper à une mort certaine. Il terminait un vol de routine avec une quinzaine de travailleurs et un peu de fret à son bord, lorsque le nuage d'apocalypse avait surgi de nulle part. Il avait enfreint toutes les règles de sécurité de sa compagnie, avait piqué droit sur la piste de terre, rasant l'usine, ignorant les rappels à l'ordre du radio. L'avionnette s'était posé sans dégâts autres que la fierté de ces hommes bourrus et virils écornée par des estomacs retournés et des pantalons à changer. À peine les ailes de l'appareil avaient-elles été sanglées que le mur de sable les avait engloutis.

Sous la couverture, le vent hurlait, rugissait toujours plus fort, comme enragé de voir cette boule lui résister. Le vieillard

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



s'était tu et avait finalement rempli pour douze mois de plus.

Mael se rappelait comment le capitaine avait aussi été le maître artistique, surtout musical, du microcosme qu'il avait bâti et sur lequel il régnait. Les notes qui s'envolaient régulièrement par l'écoutille depuis la mini-chaîne stéréo dans le carré n'avaient été pour l'essentiel que du classique, seule musique estampillée et autorisée. Les autres genres musicaux n'avaient pas réussi à passer à travers le chas du bon goût et avaient été jetés aux requins, hormis les chants traditionnels de marins et une poignée d'artistes contemporains que l'on avait pu compter sur les doigts d'une main. Aussi, les nouveaux qui avaient eu la malchance de débarquer à bord avec leur propre musique s'étaient vite fait remballer et entendre dire que leur musique de dégénérés, à vrai dire du bruit, n'était bonne que pour la poubelle. Mael s'y était fait sans sourciller ; cela ne l'avait du reste guère changé de chez lui, et, épris de l'intensité du *Requiem* de Mozart, il avait un matin réveillé ses semblables avec le « *Confutatis maledictis* » de la messe funéraire. Ce choix inédit n'avait pas été du goût de tous et les regards noirs accompagnés de « T'es ouf ! qu'est-ce que c'est que c'te musique pour le matin ? » le lui avaient fait savoir. Le garçon n'avait pas compris – si une musique était belle, on pouvait l'écouter à n'importe quelle heure, messe des morts ou non.

Mael se rappelait la fatigue écrasante qui l'avait assailli chaque soir les premières années. La journée de travail terminée, le garçon ne tenait plus debout et allait s'affaler sur l'une des banquettes du carré où le dîner était servi. D'habitude, tenu par la faim, il avait passé le cap du plat de résistance sans difficulté majeure. La pâle lueur de l'abatjour éclairait son assiette de laquelle montaient à contrejour des volutes de vapeur issues

d'une purée de pommes de terre brûlante, d'un riz pilaf ou parfois d'une tourte aux épinards tout juste sortie du four. Mais une fois l'estomac plein, le sommeil avait réclamé le corps de l'enfant. Les discussions duraient, s'éternisaient, le garçon bâillait, luttait. Il voulait participer, être de la partie lui aussi ; il ne voulait pas être le plus jeune, le petit qui ne tient pas le coup. Inexorablement, le sommeil gagnait du terrain, les paupières se faisaient toujours plus lourdes jusqu'à ne plus s'ouvrir. La tête dodelinait à la recherche d'un appui. N'en trouvant pas, elle penchait d'un coup, au hasard, emportée par son propre poids et réveillait Mael en sursaut. Il regardait autour de lui, étonné, attrapait au vol des paroles de la conversation qui avait continué sans lui, puis le sommeil l'entraînait à nouveau. Finalement, vaincu, il s'endormait assis, adossé contre le coussin de la banquette ou la tête dans l'assiette, sur la table. Un quart d'heure, une demiheure, une heure plus tard, quelqu'un lui secouait l'épaule. La table était débarrassée, les sacs de couchage s'éparpillaient de droite et de gauche : dans un hamac haut perché, sur le pont entre les cordages, derrière le guindeau, au creux d'une voile brassée s'il faisait beau ; dans l'ancre de la bête, sur les banquettes, sur la table, sous la table s'il pleuvait ou faisait froid. Mael se frottait les yeux, se levait, allait chercher son duvet, le déroulait là où il restait encore un petit coin de place libre, s'y plongeait nu et s'endormait d'un sommeil de plomb.

Mael se rappelait cette nuit où il avait cru qu'il allait mourir. Terrorisé, il avait pleuré et hurlé d'angoisse, agrippé à la jambe de Thierry qui tentait en vain de le calmer. Le coup de bélier s'était répercuté à chaque vague de la quille au grément, secouant chaque membrure, chaque bordé, chaque caravelle, faisant cliqueter les piles d'assiettes et de verres, cassant les

jarres de farine. La nuit avait été épaisse, d'un noir d'encre, sans étoile ni aucune autre lumière dans cette baie déserte de la mer Égée qu'enveloppaient des nuages si bas qu'ils emportaient dans leur course effrénée la pomme de grand mâ. Le vent qui s'était levé d'un coup balayait le pont et les hommes, s'engouffrait dans le grément où il arrachait un chœur de sifflements continus, faisait battre les drisses contre le métal des mâts en un claquement incessant. La pluie tombait dru, cinglait les visages et les mains que les cirés ne parvenaient pas à protéger. L'enfant, à bord depuis quelques mois seulement, n'était pas encore habitué à être arraché du sommeil par un coup de vent imprévu. Il avait paniqué. L'ancre, mouillée trop courte, avait dérapé dès les premières bourrasques. Thierry, Stanek et quelques anciens avaient immédiatement laissé filé le reste de chaîne qui avait alors bondi hors de son puits en un violent grondement de tonnerre et dans un nuage de poussière de rouille aussitôt rabattu par le déluge. Boris avait lancé la machine, lui demandant toute sa puissance pour faire face au vent. Le voilier, poussé vers le rivage, talonnait sur le fond sablonneux qui s'élevait en pente douce. À flot sur les crêtes, il s'échouait dans les creux. La quille encaissait. Tout le voilier était secoué comme un cocotier. Pour Mael, la coque allait se briser, s'éventrer d'une seconde à l'autre, et la mer, le vent et la pluie les engloutir corps et âmes. L'ancre ayant trop dérapé vers le rivage, il avait fallu remonter le mouillage. Quatre enfants avaient donné toutes leurs tripes sur les deux manivelles du guindeau et les centaines de kilos de ferraille étaient remontées lentement, trop lentement à leur goût, chaque maillon émettant un claquement sec lorsqu'il passait l'œil rouge du bastingage. Le moteur avait défié le vent, le voilier s'était écarté de la côte, l'ancre avait replongé, suivie de la chaîne puis d'un énorme bout, la situation s'était stabilisée. Le moteur avait tourné le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de moi, leur parler, jouer avec eux, rigoler, donner le change et en même temps savoir qu'ils sont à des années-lumière de ma réalité, de mon monde intérieur. Savoir que jamais ils ne pourront véritablement comprendre ce que j'ai vu, ce que j'ai vécu. Rire lorsque mon cœur pleure ; être attablé autour du petit déjeuner, étaler consciencieusement le beurre, la confiture, parler avec mes enfants de la journée qui s'ouvre, de l'école, d'une promenade alors que les muscles de ma gorge travaillent de toutes leurs forces pour maintenir le flot de larmes, que mes yeux se plissent de concentration pour en barrer la tristesse, mastiquer chaque bouchée deux fois plus longtemps que d'habitude et déglutir avec peine. Cette solitude... une douleur insupportable...

À ces dernières paroles prononcées dans un murmure à peine audible, le renard se recoucha. Le vieil homme continua.

– C'est pour ça qu'un jour je suis parti. J'ai ramassé quelques affaires, j'ai retiré de l'argent pour quelques semaines, j'ai mis les clefs et les cartes bancaires dans la boîte aux lettres et je suis parti sans rien dire à personne. Les petites étaient encore enfants... Je croyais qu'il serait moins infernal d'être seul sans les miens... J'ai trainé mon sac, j'ai bricolé ici et là. Je vivotais. Et la solitude était tout aussi intolérable. S'y ajoutait le remords qui me taraudait. Je me suis retranché toujours plus loin, cherchant les coins de la planète les plus reculés jusqu'à ce que je m'arrête dans le Sahara. Je croyais y avoir trouvé l'oasis de mon âme, le havre de paix aussi loin des hommes que possible. Mais bien vite la solitude reprit possession de moi... La solitude est belle dans le désert, à condition de savoir que quelque part dans l'univers quelqu'un nous comprend, ne serait-ce que soi-même... J'ai compris cela trop tard, bien trop tard.

J'avais brûlé tous les ponts depuis si longtemps déjà. Mes enfants étaient grands, sans doute entourés de petits-enfants, et ils avaient probablement oublié et effacé les dernières images de ce père qui les avait abandonnés. Le désert et la solitude n'en devinrent que plus cruels...

Le vieillard prit un bout de bois et remua distraitement les braises. Il était amer. Très amer. Que sa vie n'était qu'une longue désillusion ! De l'autre côté du feu, la boule de poils paraissait assoupie.

Il n'avait fait que vagabonder dans l'existence, survivant plus que vivant depuis qu'il était monté sur ce bateau de malheur. Mael avait essayé de comprendre ce qu'il lui était arrivé et les démons que cela avait fait naître en lui. Il revoyait défiler les psychologues, psychiatres et autres thérapeutes. Il revoyait les allées de platanes menant aux hospices de France et de Navarre où se cachaient derrière les murs imposants de vieilles bâtisses les sourires professionnels et l'empathie de circonstance des médecins et du personnel spécialisé. Dans les couloirs blanchâtres, des âmes encore plus déroutées que la sienne se cognaient, criaient ou passaient en silence, rasant les murs.

Plus Mael avait creusé, plus le mystère s'était épaissi. Pourquoi donc une tristesse infinie pouvait-elle le saisir sans crier gare, à la vue d'une fleur ou au détour d'une note de musique ? Pourquoi donc dès l'âge de dix ans s'était-il senti vieux comme un grand-père et, paradoxalement, adulte, s'était-il toujours senti immature, gauche comme un adolescent ? Pourquoi donc depuis ses quinze ans avait-il toujours eu envie de mourir ? Dans la fleur de l'âge, il avait tant rêvé être enfin

vieux, pouvoir arroser ses géraniums en bord de fenêtre et passer. À la naissance de son premier enfant, alors qu'il marchait devant une épicerie aux murs de briques rouges, il avait conclu un pacte avec lui-même : non, il ne se donnerait pas la mort tant que ses enfants auraient besoin de lui, il ne commettrait pas cet ultime acte de trahison ; après, libre à lui. Lâche, il les avait abandonnés et n'avait jamais eu le cran de mettre fin à ses jours.

Bien qu'il en eût eu mille fois le souhait, il n'avait pas eu le courage de passer à l'acte et, surtout, au fond de lui une voix s'était toujours élevée pour souffler son désir d'être libérée, son désir de vivre à nouveau – la voix de l'enfant emmuré, dans la citadelle. Cela faisait maintenant soixante-dix ans que, sans relâche, elle murmurait sa soif de la vie, régissant dans l'ombre les faits et gestes de Mael. Mais Mael n'avait jamais trouvé comment la sortir de ses entrailles, lui redonner ses ailes. Mael n'avait jamais non plus trouvé comment la faire taire, quoi qu'il entreprît pour la faire disparaître, toujours elle était revenue de plus belle. Un temps, il avait cru qu'il lui fallait créer : dessiner, peindre ou écrire pour donner libre cours à la voix et faire voler en éclats la forteresse. Cela s'était traduit par un besoin urgent, impérieux de s'abandonner à cette création et de ne faire que ça. Il n'y avait alors eu dans l'esprit de Mael aucune autre activité à laquelle il valût la peine de s'atteler et c'est la mort dans l'âme qu'il partait le matin travailler à ramener de quoi remplir les casseroles le soir. La tâche avait été pour lui si nécessaire, si fondamentale et si effrayante – car il savait qu'avec l'enfant viendraient toutes ses blessures – qu'elle en était devenue une montagne infranchissable. Mael n'avait couvert aucune toile, rempli aucun feuillet. Toujours il avait trouvé une excuse plus ou moins bancale pour repousser à plus tard l'œuvre de sa vie. Et le voilà qui était au crépuscule de ses jours à poursuivre cette

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



L'eau est noire, puissante, à la gorge. Tout fout le camp. Mael voit devant lui le courant balayer, emporter tout ce qui l'entoure, toute sa vie. Après avoir couvé plus d'une semaine, gagnant chaque jour en puissance, la vague de mélancolie enfle, d'un instant à l'autre elle va déferler. Toutes les astuces, toutes les recettes de grand-mère, toutes les pilules pour la maintenir à distance ont échoué une fois encore. Plus de force pour essayer de la contenir. Qu'elle vienne donc ! Une pensée s'accroche : les géraniums sur le balcon, il faut les rentrer, les tailler : il va geler ce soir. Balayés, déjà la vague gronde. Les géraniums. Rentrer les géraniums. La vague arrive. Le monde autour de Mael est happé, emporté dans le désespoir. Les géraniums. Les tailler avant la première gelée cette nuit. Les yeux tristes, indifférents à tout ce qui l'entoure, sa femme, ses enfants endormis – leurs visages sereins, pacifiés par le monde des rêves et l'innocence de la petite enfance, lui déchirent le cœur face à la brutalité de la vie, la cruauté des hommes, peut-être vaudrait-il mieux les épargner tant qu'il est encore temps, leur faire quitter cette terre ? – les murs, la vue sur la ville – étendue noire constellée de petits points orangés –, l'heure tardive, le réveil aux aurores le lendemain pour s'occuper des enfants et aller au bureau, Mael se lève, marche, ouvre la porte de verre, rentre un pot de géranium, le pose sur un journal sur la table de cuisine, attrape une paire de gros ciseaux dans le placard à gauche au-dessus de l'évier et taille la plante. Plus le chaos fait rage en son sein, plus Mael s'applique dans ses gestes extérieurs. Doucement, avec méthode, il coupe les tiges. Un à un, les gros bouquets fuchsia tombent sur le journal. La couleur, si intense, si pleine, remplit ses yeux. Les bouquets sont ramassés, mis dans un vase. Un deuxième géranium, aux fleurs rouge sang, est rentré. Les

ciseaux travaillent. Puis un troisième plant, aux pétales blancs, immaculés. Soudain la vague recule. Ces plantes – leurs couleurs, leurs fleurs opulentes, les savoir sauvées du gel, les avoir sauvées du gel –, ces gestes simples ont réussi ce que personne n’aurait su faire. La vague n’est plus. Un soulagement immense balaye Mael, il l’a échappé belle cette fois. Ne reste plus qu’une foudroyante fatigue. Formidable fatigue du corps. Incommensurable fatigue de l’âme.

Le vieillard se réveilla. Sonné par l’éreintement du rêve qui se conjugait à l’épuisement de la journée passée, il regarda autour de lui sans voir grand-chose. Il ne bougea pas. Ses yeux, finalement, enregistrèrent que le feu brûlait encore. Des flammes bien réveillées dansaient dans le noir et de la nuit de ses méninges vint la conclusion qu’il n’avait pas dormi longtemps. À peine un petit somme.

Bien que relativement égal, le sol était loin d’offrir une paille confortable. Son flanc s’ajustait aux aspérités de la couche, mais, comme Mael était plus maigre qu’une chèvre du désert par grande sécheresse, il y avait peu pour adoucir la morsure des cailloux. Aussi, tout le côté gauche endolori, il changea de position, se mit sur le dos. La cheville, le genou, la hanche, les côtes et l’épaule lui faisaient mal. D’habitude, le vieil homme n’était pas si douillet lors de ses escapades nocturnes et cela l’irrita de sentir sa peau et ses os crier ainsi. L’âge le rongait. Il était si loin le temps où il s’allongeait nu sur le pont de pin sans rien sentir ; ni la dureté, ni les rainures inégales, remplies de brai entre les planches, ni les sillons creusés dans le bois par les balaisbrosses et le sel.

Il attendit que le sommeil l’emportât à nouveau. Ses yeux se

fermaient, Mael plongeait, mais sans cesse refaisait surface. Il ondulait entre l'éveil et les songes. Des balaisbrosses volaient autour de lui, la douce odeur goudronnée du brai l'enveloppait ; il avait toujours aimé ce parfum de goudron, tout comme il avait bizarrement aimé celui de l'essence et de la colle. D'un seul coup tout disparaissait et ses sens lui indiquaient la fraîcheur des étoiles, la rudesse du sol. Ainsi sur le dos, avec les cailloux qui le travaillaient de partout, il se sentait fakir et s'attendait presque à s'élever d'un instant à l'autre. Il faudrait juste qu'il prît garde à ne pas retomber au milieu des flammes, il n'avait qu'une seule couverture, ni dans les éboulis de la falaise où il eût risqué se briser le cou. Mais il ne lévita pas. Il demeura entre deux eaux, entre l'ici et l'ailleurs, dans les couloirs de la mémoire.

Errant ainsi dans une allée empoussiérée le vieillard se figea soudain. Ses yeux s'ouvrirent grand. Cela avait été la première fois. Il se tortillait comme un ver. Dix ans, tout juste soufflés.

De la France, il connaissait l'Alsace et quelques semaines de vacances dans le Midi. Du monde, il avait vaguement entendu parler des « Béatlès » (les Beatles), mais jamais écouté leur musique. De la sexualité, il ne connaissait rien. Elle lui était aussi étrangère que la surface de Jupiter, et encore, il avait entendu parler de Jupiter mais jamais de sexualité. Pour lui la zigounette servait à pisser, un point c'est tout.

Aussi ne sut-il ce qui lui arrivait, ni, à fortiori, comment réagir lorsque tout à coup des sensations inconnues lui parvinrent de son zizi qu'une main étrangère secouait à toute allure. Le garçon se tortillait sous les impulsions nouvelles de son corps, attendant que cela passe, n'osant interrompre la main

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

les manguiers, le garçon ramassa ses vêtements secs et décorés d'auréoles salées. Dans sa tête, le soleil était toujours au zénith, le temps figé par les mots « s'installer », « ensemble », « New-York » et la perspective de disparaître pour toujours.

Le vieux loup de mer cinquantenaire avait-il été amoureux du garçon impubère ? Peut-être avait-ce été là la source de la colère sourde de Stanek envers Mael quand celui-ci avait pris ses distances. Tout avait commencé un matin sur le toit de la timonerie. Mael et Henri scrutaient l'horizon, en vigie, à la recherche d'un souffle de baleine. Le voilier était à l'ancre sur ce banc de corail dont seul un demi-cargo rouillé perçait la surface des flots. Les deux enfants papotaient, jumelles en mains, lorsque soudain une pensée subversive apparut dans l'esprit de Mael : non, vraiment, Henri n'était pas le garçon bête, sans intérêt, incapable que Stanek décrivait à tout bout de champ. Cette graine germa et se développa sur-le-champ en une plante dont la tige termina sur une fleur maléfique. Cela voulait donc dire que Stanek pouvait se tromper ! Ce qui donc aussi signifiait que Mael s'était trompé, que son jugement lui avait fait défaut lorsqu'il avait pris chaque parole, chaque acte de Stanek comme *La Vérité*. Mael ne pouvait donc plus se faire confiance. Il devait se méfier de lui-même. Cette suite de déductions logiques fut dévastatrice. L'assurance si extraordinaire dont le garçon avait jusque-là fait preuve disparut d'un coup et d'un seul. Il avait perdu toute foi en lui-même. Comment avait-il à ce point pu se tromper ? Comment avait-il pu voir en Stanek autre chose qu'un mortel ? À partir de ce jour, il vagabonda dans le monde gris de l'incertitude, questionnant, remettant en cause chacune de ses impressions, chacune de ses opinions. Les années passèrent, ses cheveux tombèrent, sa barbe blanchit sans qu'il retrouvât la certitude de son existence, la

certitude de préférer le jus de pomme au jus d'orange.

Mael s'était distancé. Finies les nuits dans des chambres d'hôtels peu reluisants ou de *posadas*, à Guatemala, à Caracas, réveillé en milieu de nuit par le vrombissement d'une ventilation déglinguée. Le garçon qui entrait dans l'adolescence avait passé les derniers mois d'aventure à fuir le capitaine dès la nuit tombée en installant son duvet dans les coins les plus inaccessibles. Entre l'étrave et le guindeau la place avait été certaine : aucun risque d'être dérangé, Mael lui-même n'y passait que tout juste. Stanek n'avait pas apprécié.

À vivre en semi-paria, semi seulement car son statut d'ancien parmi les anciens le protégeait encore, Mael s'était vite retrouvé à l'étroit sur cette coque de vingt mètres sur six. Mais que faire ? Il ne pouvait partir et retrouver le monde avilissant de l'école, de la maison ; il aurait perdu la face, totalement. Et à quatorze ans, il était trop jeune pour vivre seul. Il était coincé. Alors il resta. Jusqu'à ce qu'une lettre trouvât le chemin de La Havane où l'équipage découvrait la poésie cubaine. Cela n'avait pas été une lettre, mais une bouée de sauvetage sur laquelle l'encre traçait avec la calligraphie arrondie de sa mère : « ... peut-être est-il temps pour toi de rentrer, de reprendre des études... après la seconde tu pourrais aller à l'étranger terminer le lycée... » Le vieillard se rappelait précisément cette sensation d'être sauvé qui s'était emparé de lui. Il chargerait ses parents, il dirait que c'étaient eux qui voulaient qu'il rentrât. Et puis, il y avait cette histoire de lycée à l'étranger, il n'irait pas croupir en France, en Alsace, à la maison.

Quelques semaines plus tard, il prenait, seul, le bus de nuit à Trinidad sur la côte sud, son avion décollait au petit matin de la

capitale. Il avait serré fort son billet contre lui et dormi d'un sommeil haché alors que le véhicule traversait les champs de cannes à sucre et les villages endormis. Une dernière fois, il voyait ces paysages exotiques qu'il devinait dans l'obscurité, les églises baroques, le vent dans les palmes, le ciel des tropiques si clair depuis le noir de la mer. Le garçon avait eu peur seul dans la nuit. Au matin, dans l'avion, il avait décacheté l'enveloppe où Boris avait écrit « à ouvrir dans l'avion ». Sur le billet à l'intérieur, Mael lut : « ...tu as pris une sage décision de partir et de rentrer chez toi... tu es quelqu'un de très sensible... la vie est souvent brutale quand on a une âme comme la tienne, mais les joies en sont aussi plus intenses... bonne chance... » Le garçon avait pleuré, collé au hublot, au-dessus de l'Atlantique.

Le vieillard pleurait maintenant aussi. Sans savoir pour-quoi.

Le vieil homme essuya ses joues humides avec le bord de la couverture de laine, puis il retomba dans l'hébétude où il flottait.

Stanek travaillait dans le carré, vêtu du plus simple appareil – il aimait prêcher par l'exemple, et la chaleur tropicale rendait l'exercice aisé –, assis sur la banquette du fond, contre la coque, sous la bibliothèque, lorsque des visiteurs impromptus d'un voilier voisin avaient descendu l'escalier pour dire bonjour, passer le temps. Le souvenir cocasse imprima un faible sourire sur le visage du vieillard. Sans remarquer la gêne et l'immobilisme de leur interlocuteur, ou tout simplement sans s'en soucier, les visiteurs s'étaient attablés en face du capitaine et lui avait tenu le crachoir un bon moment. Coincé, les jambes croisées pour se faire le plus discret possible, il avait enduré la causerie avec un sourire poli et une transpiration plus abondante

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



de cauchemar qui s'agrippaient à lui, s'en débarrasser, les jeter dans la poussière. Il alla jusqu'au bord du replat avant que le froid ne le repoussât sous la couverture. Il attendrait le lever du jour blotti dans la laine, puis il se mettrait en route dès le soleil sur l'horizon.

Malgré le réveil brutal, le sommeil avait soulagé le vieil-lard. L'agitation nerveuse due à la grande fatigue l'avait quitté. Il reposait maintenant amorphe sur les cailloux et ne sentait plus autant leur morsure dans sa chair et ses os. Il attendait. Sans penser à grand-chose. Dérivant. Se perdant dans l'étendue obscure qui enveloppait le bassin en contrebas.

De temps en temps, la nuit se faisait brume. Une brume épaisse, infranchissable, celle de la Côte du Soleil. Le vieil homme faisait des va-et-vient, entre l'ici et l'ailleurs, entre le désert et la mer. Il ne s'en souciait pas. Il appréciait ces limbes intemporels qui adoucissaient le présent, fanaient les souvenirs.

Le moteur tournait au ralenti sur la mer étale, engourdie dans un brouillard qui absorbait tous les sons jusqu'au ronronnement de la machine. Le voiler avançait en aveugle, au pas. L'équipage retenait son souffle. La corne de brume vrombissait régulièrement, brisant le silence surnaturel. L'écho revenait, lointain, le cap n'était donc pas encore passé.

Le gris du brouillard cédait au noir de la nuit. Des étoiles apparaissaient.

Les basses de la corne de brume revenaient et avec elles la grisaille opaque. L'écho ne revint plus, absorbé lui aussi. La pointe était passée, la barre fut tournée, le bateau pivota sur

tribord. Une barque glissa, au ralenti, à une dizaine de mètres. Son occupant agitait les bras en silence, faisait de grands signes aux marins qui lui répondirent poliment.

La nuit encore revenait. Le rocher en léger surplomb audessus de Mael s'imprimait sur ses yeux, dans son cerveau. D'abord son profil, ses contours, puis ceux-ci se remplissaient, devenaient une surface, un volume.

La plage était là, juste devant, à quelques brasses. Elle était aussi inattendue qu'irréelle, comme l'embarcation auparavant. La pointe n'était pas passée. Les marins s'agitèrent, les lèvres remuèrent, les bouches s'ouvrirent, sans sons. La marche arrière fut engagée, le cap remis sur bâbord. L'humidité des gouttelettes de brume se fondait avec les sueurs froides qui venaient de perler sur les fronts de l'équipage et avec les restes de celles du vieillard.

La corne de brume résonna longtemps encore, rythmant les allers-retours du vieil homme et la recherche du port de Motril tout à côté.

La nuit tombait lorsque l'aube commença à poindre. Dans le gris sombre du crépuscule embrumé, l'ombre d'un petit chalutier surgit et disparut. Elle était allée très vite dans le brouillard, elle avait un radar. Le voilier prit la direction du navire furtif et bientôt clignotèrent une lumière rouge et une lumière verte. Le havre était enfin trouvé, la jetée passée.

Les voiles blancs de l'aube s'étiraient, tandis que la nuit déjà régnait. Sur le quai, les autorités portuaires attendaient, formulaires en main. Depuis plusieurs heures sans doute...

Dans ce pays sans nuage, une lueur naissait à l'horizon. Cela avait débuté par un filet mince et clair, comme le tranchant d'une lame, qui avait mis fin à la fusion du ciel et de la terre. Ce fil d'argent avait entrepris de se délayer, de s'étendre sur le monde, diluant au fur et à mesure la nuit. Le vieillard regardait cette transfiguration avec admiration. L'orient était blanchâtre, l'occident encore plongé dans les ténèbres et le zénith d'un bleu si intense, si profond qu'on l'eût aisément pris pour un noir.

Dans le prolongement du replat, Mael commençait à distinguer les silhouettes des ravines creusées par l'érosion dans la falaise et il ne put s'empêcher de penser aux dessins extraordinaires que formaient ces escarpements vus du ciel. Ces lits asséchés, innombrables, naissaient en bordure des plateaux, se creusaient, s'élargissaient avant de se jeter dans des ravins qui à leur tour se fondaient en des vallées. D'altitude, ces réseaux minéraux devenaient des arbres avec leurs troncs, leurs branches maîtresses et leurs ramages. Il en résultait une forêt aussi belle qu'irréelle, faite de pierres, dont les arborescences ocre, brunes, brique se découpaient sur le noir du désert.

Bob avait un jour emmené Mael dans son LET avec une équipe d'ingénieurs et de techniciens. Ils avaient décollé d'une petite unité de production pétrolière quarante kilomètres plus à l'ouest pour se rendre au chef-lieu régional. La piste n'avait été qu'une bande de terre battue marquée par des bidons peints de blanc. L'avionnette avait cahoté, puis les secousses avaient soudain cessé lorsque les roues avaient quitté le sol, mais le pilote n'avait pas élevé l'appareil. Dans l'air parfaitement calme, cristallin, inondé par les feux du soleil naissant, le sol avait défilé sous les yeux médusés du vieil homme. Chaque roc, chaque caillou, chaque boule d'épines s'était découpé

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

penchée sur le côté d'un air interrogateur. Le vieux ouvrit les yeux une fois encore, il ne percevait que les couleurs, diffuses, par taches, et il enregistra vaguement ces treize arcs-en-ciel. De ses oreilles lui venait le bourdonnement d'un torrent dont l'eau glacée courait joyeusement sur les versants andins et abritait de petites truites.

Les perles de lumière dansèrent longtemps encore, sur le visage du vieux et de l'enfant, sur le lin de la djellaba et le bleu du chèche, sur l'île ombragée de pierres et de poussière, heureux linceul.

→→

# REMERCIEMENTS

Ils vont tout d'abord à mon épouse dont l'humanité et le courage, la persévérance et la fidélité ont ouvert la voie à la lumière, et sans qui ce livre n'eût pas vu le jour.

Ils vont ensuite à Éric Morain qui nous a cru et défendu avec talent et passion rendant justice possible, et sans qui ce livre n'eût pas pris son envol.

# TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

**Partie I – LE SONGE**

CHAPITRE 1

CHAPITRE 2

**Partie II – LA MARCHÉ**

**Partie III – L'ENVOL**

REMERCIEMENTS

Pour consulter le catalogue des  
ÉDITIONS DU ROCHER  
et se renseigner sur les prochaines publications,  
allez sur notre site :



[www.editionsdurocher.fr](http://www.editionsdurocher.fr)